



HAL
open science

“La vie humaine réduite à des processus instinctifs ou machinaux”

Fabienne Martin-Juchat

► **To cite this version:**

Fabienne Martin-Juchat. “La vie humaine réduite à des processus instinctifs ou machinaux”. Totalitarisme informatique, Christopher Pollman, Feb 2024, PARIS, France. hal-04578444

HAL Id: hal-04578444

<https://hal.science/hal-04578444>

Submitted on 16 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fabienne Martin-Juchat, Professeure en sciences de l'information et de la communication, Gresec, Université Grenoble Alpes

Le 06 avril 2024, conférence pour le séminaire "Accumulations et accélérations", Fondation Maison des sciences de l'homme, Paris.

Bonjour, tout d'abord je voudrais remercier Christopher Pollman pour son invitation.

Je me présente, je suis Fabienne Martin-Juchat, professeure des universités en sciences de l'information et de la communication à l'Université Grenoble-Alpes.

Actuellement, j'étudie la façon dont le corps et les émotions sont traités dans notre société dite moderne dominée par la haute technologie.

Que veut dire « traités » ? Cela signifie observer les individus, leurs corps, leurs expressions émotionnelles en lien avec leurs activités quotidiennes. Les questions que je pose sont les suivantes : quelles sont leurs représentations, qu'assignent-ils à leur corps et à leurs émotions ? Quelles sont leurs visions du rôle du corps et des émotions dans la vie de tous les jours, dont le travail ? Enfin, les systèmes organisationnels sociétaux, l'éducation, la santé, le travail, que demandent-ils aux corps et aux émotions des individus ?

Comment en suis-je arrivée là ? Je suis docteure en sciences du langage et mon premier sujet de thèse était dans les années 90 sur le traitement automatique de la langue artificielle et des systèmes experts. Et je me suis orientée vers les sciences de l'information et de la communication obsédée par une question : la spécificité du corps et des émotions par rapport au langage dans notre société. Les questions que je me pose toujours sont les suivantes : le corps et les émotions peuvent-ils être informatisés comme des langages ? Peut-on transformer le corps et les émotions en données ?

Dans les années 80-90 - ce qui est très bien dit par Dreyfus, sur les mythes et limites de l'IA (1992) - l'IA était limitée dans sa capacité à analyser des informations corporelles et émotionnelles. Aujourd'hui, nous en sommes toujours là : les IA sont-elles capables de traiter des signaux corporels ?

En résumé, aujourd'hui, les questions qui m'intéressent sont les suivantes :

1/ peut-on expliquer la spécificité de la communication corporelle et émotionnelle, toujours autour de cette question de son informatisation possible ou non ? Peut-on simplifier la communication *via* les corps en mouvements à de la transmission de signaux ?

2/ quelle théorie développer, quelle réflexion critique de la société dite moderne ? Alors, j'insiste beaucoup sur ledit « moderne », parce que dans la modernité, nous trouvons des systèmes de valeurs et des ambitions qui sont paradoxales. Et donc, je dis « moderne » parce qu'il y a des éléments de la modernité qui contredisent la modernité. Je reviendrais sur ce point juste après.

3/ quelle critique à faire de ce que la société, *via* la technologie, a assigné aux corps et aux émotions ?

4/ le dernier point qui m'intéresse, sans avoir le temps de le développer aujourd'hui, c'est comment révéler en tant que chercheur la manière dont les acteurs jouent, composent, décomposent, construisent du sens à partir de ces systèmes de valeurs qui caractérisent notre société ?

Ceci étant dit, je vais surtout répondre aujourd'hui à la question suivante : pourquoi observe-t-on une rationalisation, une marchandisation du corps et des émotions par les organisations *via* les appendices technologiques ? Une dynamique, qui a démarré fin 19e siècle, connaît une période de radicalisation. Pourquoi y a-t-il une accélération, une radicalisation des injonctions et des ambitions de la modernité ?

Au sein de mes derniers travaux, je traite de cette question sous l'angle de la sociopolitique ou de la socioéconomie avec les acteurs. Mon intention est la suivante : comment réfléchir ensemble, *via* des expériences participatives, pour co-construire ou co-désigner les enjeux de demain autour de cette question du monitoring émotionnel et affectif ?

Alors, un premier grand point, qu'il faut peut-être rappeler, c'est le projet anthropologique de la modernité. Un auteur me semble particulièrement pertinent pour comprendre notre société, c'est Lewis Mumford (1934). Lewis Mumford est un Américain qui n'a pas pu faire carrière à l'université (pour cause de tuberculose). Il a écrit une œuvre qui n'est pas bien connue qui s'appelle... LE MYTHE DE LA MÉGAMACHINE. Alors, que dit Mumford dans ses travaux ? Le besoin humain de monitoring émotionnel et affectif *via* la technologie est lié à la peur de l'humain par l'humain.

Il avance une idée qui sera présente également dans la pensée de Max Weber (1904 : Éthique protestante) que la rationalisation du vivant vise, dans la continuité des monothéismes, un objectif de guerre contre les idéologies animistes. Selon les croyances animistes, il y a un respect de l'ensemble des corps, dont les corps des vivants non humains. Au sein de ces cultures, il convient de respecter la complexité des relations entre entités et identités humaines et non humaines, avec l'idée que ces dernières sont potentiellement dangereuses pour les humains.

Aussi, il convient de mettre en place des rituels de négociation avec la complexité du vivant *en sollicitant* les chamans. Pour les animistes, l'humain n'est pas en position de force au sein des non humains, d'où la nécessité de mettre en place des rituels qui permettent de négocier avec les vivants non humains afin de vivre en paix avec ces derniers.

Ces systèmes de croyances étaient problématiques, puisque dans une dynamique de la modernité, il fallait considérer les humains supérieurs aux non-humains. Il fallait que les humains maîtrisent leurs émotions, leurs peurs, pour pouvoir dominer le monde.

Les monothéismes ont permis la distance des corps pour contenir les passions. La société industrielle a favorisé un sentiment de protection face à la cruauté de la nature. La dynamique d'abord monothéiste, puis industrielle a permis le développement de techniques qui visent à protéger de la dangerosité du vivant.

Dans la continuité des monothéismes, la société industrielle se développe et maîtrise les ressources non humaines, pour se protéger des aléas de la nature.

Mumford explicite la connivence d'intentions entre le combat contre l'animisme, le déploiement des monothéismes, le développement des premiers systèmes de contrôle des masses, les systèmes militaires, puis les premières cités. Mumford, quand il parle de technologie ou de machines, il parle aussi de technomachines, que sont les institutions qui ont besoin, justement, de la technique pour contenir les émotions des collectifs. Dans cette perspective, les ressources humaines sont quantifiables, dont les ressources corporelles, et il y a une nécessité de développement de systèmes de représentation qui passe par une mise sous tutelle du corps et des émotions au service du rationalisme et de la productivité.

Au cœur de cette dynamique, nous observons tous les jours cette instrumentalisation de l'humain, cette technicisation de la vie, *par le biais* des moyens de mobilité et l'agriculture. Selon Mumford, toutes les techniques, dont l'informatique, servent cette logique de quantification des énergies pour pouvoir les marchander tout en augmentant la productivité.

Au cœur de l'histoire, le corps n'est qu'un moyen, pour l'humain, d'incarner des systèmes de valeurs. Le corps instrumenté, augmenté, conforte ces idéologies, illustrées par des discours d'escorte propre à la société de consommation.

Toute une dynamique sociétale se met en place pour permettre à ce que ces discours de l'augmentation, de la rationalisation, de la marchandisation se déploient dans la société.

Dans cette continuité, la technologie et ensuite les technologies infocommunicationnelles vont parfaire ce système sociétal. C'est ce que dit magnifiquement Norbert Wiener dans la cybernétique. La cybernétique, c'est un projet d'abord politique qui vise à réduire le chaos. Et une des manières de réduire le chaos, dont les passions humaines en sont un exemple, c'est la structuration, la rationalisation des échanges infocommunicationnels. La cybernétique, il s'agit d'une guerre contre les passions humaines.

L'objectif est d'abord de paix. Il convient de noter qu'au cœur de la modernité, les objectifs suivants - vaincre l'obstacle d'animisme ; développer la technicisation, puis la marchandisation et enfin l'informatique - sont au service d'un même projet politique : maintenir la paix entre les hommes.

Le gros problème, magnifiquement énoncé par Jacques Ellul, grand philosophe de la technique (1912-1994), c'est que cette dynamique amène quand même à une dépendance charnelle et émotionnelle à des technologies afin d'espérer maintenir la paix.

La dépendance aux technologies se voit tous les jours, que cela soit au niveau individuel, mais également collectif. Et paradoxalement cette dynamique s'appelle émancipation, puisque c'est quand même une caractéristique aussi de la modernité. Donc, nous pouvons avancer que nous sommes dans une période d'acceptation librement consentie au monitoring affectif et corporel.

Pourquoi ? Par peur de nos peurs. Selon Frédéric Nietzsche, par quête de confort et habitudes, la technique nous protège de l'aléa, de l'imprévisibilité, de la violence du réel. Il y a bien un confort à être corporellement et affectivement protégé par les techniques.

Ce n'est pas sans nous rappeler le mythe de Prométhée rédigé par Hésiode au 7^e siècle après Jésus-Christ. Prométhée est puni par Zeus, car il a volé le feu, et il enseigne aux humains, voire dans certaines visions, il crée les humains.

Il transmet aux humains la possibilité de développer des outils, qui va leur permettre de créer des créatures et d'aider les hommes à se défendre. Ce mythe de Prométhée est très puissant, car ce dernier est puni par Zeus. Tous les jours, un faucon vient dévorer son foie. Or, dans la médecine chinoise, le foie est le siège des émotions. La métaphore du mythe peut être énoncée de la façon suivante : l'humain a développé des techniques et des créatures pour maîtriser ses émotions, et, en même temps, la punition, c'est de détruire, tous les jours, l'organe du siège des émotions, à savoir le foie.

Les questions philosophiques posées par ce mythe et qui restent d'actualité sont les suivantes : quel est le prix de la mise sous tutelle émotionnelle et corporelle ? Quel est le prix à payer du monitoring émotionnel et affectif pour l'humain moderne ? Répondre à cette question me permet de poursuivre en prenant comme exemple un ouvrage que je trouve remarquable, celui d'Edwin Abbott, qui a été écrit en 1884. Cet ouvrage, intitulé *Flatland*, se présente comme une

critique de la société victorienne, une critique de développement d'une société moderne dont l'intention est de transformer le monde en système mathématique.

Le récit se déploie au sein d'une cité où les individus sont des figures algébriques. Il est demandé dans cette cité aux individus de devenir des carrés, des triangles, des rectangles ou des lignes.

Selon la critique de Abbot à la modernité qui vise à construire une civilisation, dite rationnelle, c'est qu'elle devient une société rationaliste. Une critique de la violence du rationalisme naissant au XIXe siècle, par rapport à la complexité de la vie esthétique et esthétique du XIXe siècle est ainsi énoncée.

Nous retrouvons cette thèse au cœur des travaux de l'école de Francfort, la théorie critique, avec l'idée que la société industrielle est une société qui ne permet pas à une quête esthétique et esthétique complexe de se développer. Cette civilisation détruit la complexité de l'alchimie de la vie esthétique (cf. Max Horkheimer et Theodor W. Adorno).

Il y a donc une ambiguïté anthropologique autour de ce que veut dire la modernité qui se donne comme exigence philosophique, la rationalité, qui ne veut pas dire devenir rationaliste.

La raison capitaliste, la raison industrielle, la raison techniciste, la raison progressiste, c'est appuyé sur l'innovation technologique à des fins de progrès social. Mais cette société est devenue rationaliste, c'est-à-dire à vouloir être très rationnelle, elle est devenue rationaliste, c'est-à-dire vouloir simplifier toute complexité.

Tout système complexe doit devenir un système rationnel, qui veut dire un système qui soit transformable en codes et donc en modèle mathématique, ce qui est le propre de l'informatique.

Alors, j'aurais envie de dire que ce n'est pas parce que les technicistes ont transformé le progrès en un progrès de transformation de l'humain en machine que l'idéal moderne est à mettre à la poubelle.

Pour conclure, je reprendrai le livre de Gaston Bachelard sur la formation de l'esprit scientifique. Les questions à se poser aujourd'hui sont les suivantes : que veut dire « être scientifique », tout en plaçant correctement les sensations et les émotions ? Quelle doit être la juste place des émotions et des sensations dans la pratique scientifique au service d'un progrès par la technologie ?

Pour répondre à cette question finale, alors, évidemment, actuellement, il y a des dynamiques qui sont extrêmes, dont les dynamiques écoféministes. Qui disent ces dynamiques à dominante anarchiste, qui proposent de se reconnecter à un certain type de représentation animiste.

Baptiste Morisot, Donna Haraway, ou même le livre d'Anna Lohan-Ting qui proposent de questionner les frontières héritées entre les vivants humains et non-humains.

Et de revenir à des modes de société où il est accepté que les vivants non humains dialoguent avec les vivants, et même que les vivants non humains colonisent les vivants humains.

C'est-à-dire d'accepter que nous ayons besoin, pour vivre, d'être colonisés par les non-vivants. Cette vision philosophique est incompatible, évidemment, avec des sociétés dites de masse dans lesquelles nous sommes. Donc, pour moi, la grande question que je me pose dans mes travaux récents, c'est : comment peut-on préserver les idéaux de la modernité, dans lesquels se situe la nécessité de contenir les anxiétés de l'humain, tout en préservant la diversité et la variété des patrimoines émotionnels et corporels des humains et des non humains ?

En d'autres termes, d'une manière provocante, est-il possible de développer une société moderne, industrielle, dans la continuité des monothéismes, tout en renouant avec certaines

caractéristiques des sociétés animistes, afin de sortir d'une logique héritée de hiérarchie entre les humains et les non-humains ?
Merci pour votre attention.